

Lettre de Wavreumont

Périodique trimestriel

N° 145

Janvier-février-mars 2018

Éditeur responsable : Renaud Thon, Monastère de Wavreumont, 4970 Stavelot

Bien chers amis,

Dans la nuit du 2 au 3 janvier, une tempête s'est levée sur Wavreumont, culbutant les grands sapins à l'arrière de l'hôtellerie, devant le potager, entraînant une farandole de tuiles dans une chute vertigineuse, et clou du spectacle : l'arbre déjà imposant qui sommeillait depuis des décennies à côté de l'ancienne porterie a été arraché et a éventré l'auvent de notre église.

Au petit matin, en découvrant le résultat, nous ne pûmes nous empêcher de songer au passage d'évangile : "Ainsi tout homme qui entend les paroles que je viens de dire et les met en pratique, peut être comparé à un homme avisé qui a bâti sa maison sur le roc. La pluie est tombée, les torrents sont venus, les vents ont soufflé ; ils se sont précipités contre cette maison et elle ne s'est pas écroulée, car ses fondations étaient sur le roc" (Mt 7,24-25). L'église et le monastère ne se sont pas effondrés, et pourtant on ne peut éviter un sentiment d'étonnement devant cette violence imprévisible qui agresse tout à coup votre espace de vie. Et le ressenti s'accroît devant la santé de plusieurs frères atteinte de façon sérieuse et profonde ces dernières semaines. Nous prenons conscience de notre fragilité, et même si nous tenons le cap avec courage et disponibilité, nous réalisons que nous traversons un temps d'épreuve.

Rassurez-vous, rien de dramatique, mais juste ce qu'il faut pour nous rappeler les crises personnelles et communautaires, qui ont souvent une grande importance dans notre croissance spirituelle. Et cela correspond bien à notre réflexion en communauté sur le chapitre 7 de la Règle, où saint Benoît nous conduit au cœur de l'humilité : là où il faut endurer difficultés, vexations, contrariétés, par la patience, le silence et la persévérance.

Esquissons le mouvement suggéré par la Règle: le silence et l'accueil de ce qui nous arrive transforment la douleur en patience qui nous relie à l'amour. Voici comment : face à la difficulté, la tentation est de s'extirper au plus vite de ce que nous percevons comme un moment désagréable, comme un malheur, un événement qui vient contrarier le cours de notre vie ou simplement aspérités inhérentes à la vie communautaire. Nous pressentons en effet que l'épreuve vient toucher quelque chose d'intime en nous, nos blessures les plus profondes, et nous aimerions bien y échapper. Pourtant, fuir n'est pas la solution. La sagesse nous invite plutôt à écouter ce qui nous fait mal, à oser faire cette traversée de la douleur en passant par toutes ces étapes de la persévérance, de la souffrance, du tenir bon, de l'affermissement, pour arriver à supporter le Seigneur. Ce processus de résistance aboutit au nom du Seigneur ; il n'est point volontarisme forcé, mais main tendue au cœur de la mêlée.

Face à ce qui pourrait nous engloutir (culpabilité, malheur, tentation), l'étape suivante consiste à ouvrir une brèche par la parole : quitter notre jugement sur nous-mêmes souvent impitoyable, pour recevoir, via l'oreille de celui qui nous écoute, la bonté et la miséricorde du Seigneur.

Dans l'œil du cyclone, nous faisons l'expérience que Dieu n'est pas un rival qui nous enverrait malheurs, épreuves ou punitions, comme essaie de nous le faire croire le serpent depuis les premières pages de la Genèse. Non, Dieu est notre plus fidèle appui. Alors même que nous avons l'impression d'être réduits à rien, nous nous sentons liés à lui. "Je suis toujours avec toi." Autrement dit, l'amour demeure et se renforce quand tout semble s'écrouler.

Cela change notre regard sur les autres et affaiblit notre tendance à les juger. Ce bouleversement existentiel nous oblige à descendre de notre mirador d'où nous avons pris l'habitude de jauger notre prochain à partir d'une supériorité fantasmée. Et par là, nous découvrons le deuil nécessaire du rêve de contrôler notre existence, d'en avoir la maîtrise. La réalité nous fait perdre nos illusions sur nous-mêmes. Finalement, nous ne sommes que de pauvres hommes, mais c'est à travers ce constat que tu nous appelles et nous confies tes commandements.

Tout ce processus demande du temps et il convient de ne pas brûler les étapes. "L'amour est la clef d'un passage" (Stéphane Lambert) et la prière est indispensable pour percer l'épaisseur de la durée qui tisse l'épreuve ; elle nous aide à prendre distance par rapport à notre ressenti ou à l'immédiateté de l'événement, elle nous aide à inscrire notre vécu dans un temps long. Dieu est au travail dans le long terme.

Enfin, l'humour n'est point négligeable, car, avec l'amour, il nous aidera à accepter notre finitude, notre solitude et notre incertitude (cf. notre recyclage avec Jean-Michel Longneaux) pour renaître, pour vivre une nouvelle pâque.

Belle semaine sainte à tous.

Frère Renaud et la communauté.

HABITER

1.- Vagabondages

Voilà un thème riche, multiple, polyvalent. Et peut-être convient-il d'abord de ne pas trop vite l'enfermer dans une ligne d'exploration, une ligne de sens. Je me suis donc au départ laissé aller dans le bric-à-brac du thème, comme chez soi il y a du bric-à-brac, du non rangé, du désordonné, du désordre "où même un chat ne peut retrouver ses jeunes". Vagabondages... Ce qui vient, j'allais dire "habituellement" (en me rendant compte que l'habitude n'est pas sans lien avec habitation), ce qui vient assez spontanément à l'esprit avec le verbe "habiter" c'est le mot "maison". Donc "j'habite chez une copine"... me disait quelqu'un récemment.

Le philosophe Emmanuel Levinas a fort bien parlé de la maison, notamment dans son grand livre "Totalité et infini". À sa suite, je mettrai trois lignes en lumière :

a) La maison n'est pas simplement un abri, un refuge contre les intempéries, une grotte. Elle est le lieu du dedans distingué du dehors. À ce titre, elle est le lieu de l'intériorité. Pas simplement une niche comme pour un chien ou un chat, mais là où l'humain vient vers soi. C'est le chez soi où notre présence physique traduit la quête que nous ne cessons pas avec nous-mêmes pour nous trouver, nous retrouver.

b) La maison est une demeure. Il n'est pas insignifiant que les premiers disciples appelés par Jésus lui demandent : "Où demeures-tu ?" Par-là, ils ne le questionnent pas seulement sur son domicile, mais sur ses racines. La maison est un demeurer, un lieu qui nous arrête, nous retarde, nous repose du monde et dans le monde... À ce titre, elle est un événement qui nous arrive, qui se produit comme l'arche au moment du déluge. C'est l'événement d'un se poser quelque part, se déposer, déposer sa fatigue d'exister. On pourrait dire encore qu'elle est l'événement d'habiter avec soi-même.

c) Levinas met particulièrement en relief le lien de la maison avec la femme. Pourquoi la femme a-t-elle un lien particulier avec la maison ? Parce qu'elle porte la vie et la conduit vers la mise au monde. La femme a un lien particulier avec la maison en tant qu'elle est l'être qui ouvre la possibilité d'être accueilli, de se recueillir. La femme rend le monde habitable en tant qu'elle permet une familiarité avec les choses. Parce qu'elle accueille, elle permet aux choses de perdre leur rugosité et d'accéder à la douceur. Il faut donc un accueillant humain car la maison seule ne suffit pas. Seul l'humain humanise le monde et le rend pacifique. Cela ne veut pas dire que Levinas enferme la femme dans un seul rôle, celui d'hôte qui accueille. Ce qu'il cherche, c'est de mettre en mots le phénomène de la maison, son apparaître dans le monde par-delà son objectivité, son statut d'objet parmi les objets du monde. Voilà pour Levinas.

Au commencement de son évangile, Matthieu a ces mots doux et pudiques : "Marie, sa mère, était accordée en mariage à Joseph ; or, avant qu'ils aient habité ensemble, elle se trouva enceinte par le fait de l'Esprit Saint." Je note que depuis les débuts du monde, pour un homme et une femme, habiter ensemble est un nouveau commencement, un franchissement, un inaugural. Comme s'ils entraient dans une terre promise, dans une promesse non dite, silencieuse. L'expression "se mettre en ménage" est aussi parlante. Elle renvoie aussi à un commencement, un départ où l'on va aménager ensemble, faire le ménage et apprendre à se ménager mutuellement, s'approprier, faire en sorte que cela ne tourne pas à la ménagerie...

Une maison, c'est un chez soi. Je me rappelle toujours cette expression de ma mère à l'issue d'un déplacement un peu long : "Qu'on est bien chez soi !" Une expression ramassée comme on rassemble chez soi des choses qui traînent par-ci par-là parce qu'on est chez soi finalement, dans son ménage. Le retour chez soi n'a cessé d'inspirer la littérature. L'on songe à Ulysse qui revient à Ithaque, à la parabole dite du fils prodigue. Un retour qui n'est jamais un retour à la case départ, comme on sait. "Chez soi", on est avec soi-même, dans son ménage, où l'on peut se ménager, où l'on aménage de telle manière que l'on traduit au-dehors ses envies, ses aspirations. Il y a des gens qui inscrivent sur la façade de leur maison : "Mon rêve".

On peut noter que dans la Bible, l'installation dans un chez soi se conjugue avec un quitter. Pourquoi ? Sans doute parce que le "chez soi" risque d'enfermer dans une mentalité de propriétaire. C'est sans doute pour cette raison que saint Benoît dans sa Règle des moines parle du "vice de propriété" à déraciner. "Je suis chez moi tout de même !", avec ce que cela connote d'enfermement, de repli sur soi et ses affaires et donc de fermeture qui met en péril non pas le libre arbitre, le libre choix mais la liberté intérieure, le lâcher prise. Il faut donc quitter la maison, passer ailleurs, aller se faire voir ailleurs. Pour créer un couple (c'est une création), il faut "quitter son père et sa mère".

Habiter, c'est être quelque part, de quelque part, un lieu d'être, un ancrage, un voisinage. Dans la Règle de saint Benoît il y a un refus de certaines catégories de moines : les sarabaïtes sont ceux qui prennent leurs quatre volontés comme la volonté de Dieu, ceux qui suivent purement et simplement leurs envies, se laissent conduire par elles ; sont aussi refusés les gyrovagues qui errent de lieu en lieu, de monastère en monastère, se font héberger trois quatre jours puis passent ailleurs. Benoît opte pour une vie enracinée dans un lieu, éprouvée dans la coexistence toujours difficile avec d'autres qui n'ont pas été choisis. Cet enracinement dans un lieu est pour lui un aspect de la stabilité. Car, à ses yeux, il y a toujours à résister à l'instabilité, l'indécision, à la croyance souvent illusoire qu'ailleurs c'est mieux. Pour Benoît, la vie spirituelle n'est pas de l'ordre du ressenti, des sensations ou d'un événement soudain qui retourne l'âme comme un gant, mais elle relève de la durée, de la lente imprégnation par le silence, le désert, l'écoute de la Parole et la persévérance dans le don de soi au quotidien.

Je n'oublie pas qu'il ne faut pas restreindre l'habiter à la maison. On habite bien d'autres choses qu'une maison. Par exemple, on habite les livres. On fait son habitation dans les livres.

2.- L'hospitalité comme bonne nouvelle

Pendant un certain temps, je me suis demandé comment vous dire quelque chose sur "Habiter". Fallait-il lancer un moment d'écriture où chacun pourrait décrire la maison de ses rêves ou comme lieu de nos secrets ? J'ai opté en fin de compte pour l'hospitalité. Pourquoi ? Parce que cela me semble un signe des temps à écouter aujourd'hui. Dans ce moment où le lien social me semble plus fragile, plus difficile. Dans ce moment où des étrangers fuyant leur pays nous demandent asile et viennent frapper à la porte de nos maisons. Dans ce moment où le repli identitaire sur le chez soi devient comme un leitmotiv sécuritaire, à commencer par ce que les USA montrent sur le devant de la scène. En ce temps aussi où nous prenons une vive conscience que notre maison commune, la terre, est menacée et qu'il faudrait vivre autrement. Nous ne croyons plus aux grands récits qui projettent sur nos toiles des lendemains qui chantent. Que nous reste-t-il ? Peut-être des gestes simples, des microréalisations. Dans un ouvrage récent intitulé "Réparer le monde" le critique-observateur de la littérature française contemporaine, Gefen, signale qu'une des vagues littéraires aujourd'hui est portée par le souci

de réparer, prendre soin, panser les plaies, guérir les blessures, "réparer les vivants" pour reprendre le beau titre du livre de Maylis de Kerangal.

Les évangiles ne sont pas de grands récits traçant une philosophie de l'histoire pour tous les temps, ce sont quelques feuillets issus d'une tradition orale, mis par écrit pour que rien ne se perde, parce que lui n'a rien écrit. Leur nom, leur appellation est audacieuse : *eu-aggelion*, bonne nouvelle, heureuse annonce. Y a-t-il donc encore une bonne nouvelle ? C'est à ne pas y croire !

De quoi parlent-ils ? Ce n'est même pas une biographie d'un héros, d'un grand homme dans l'histoire de l'humanité. On pourrait dire, c'est un portrait qui est toujours l'esquisse d'un visage. Rien d'une photo, rien d'une image.

Si l'on va dans le cœur de ces textes, leur centre, leur foyer, si l'on se fraie un chemin à travers les paroles dites, à travers les paraboles racontées, le lecteur est conduit à l'hospitalité de Jésus par diverses touches. L'Évangile comme bonne nouvelle passe par les maisons et les repas. On peut y venir avec des mains non lavées, car Jésus déverrouille les règles de pureté religieuse et rituelle. Et il met le doigt sur ce qui rend possible l'hospitalité, à savoir quelque chose comme une foi élémentaire, cette confiance de base qui ose, qui franchit les obstacles ; par exemple Zachée qui grimpe sur un arbre, ou cette étrangère syrophénicienne qui revendique aussi sa place ou encore cette femme qui embrasse Jésus et emplit la maison de son parfum. Le rencontrant, des femmes et des hommes retrouvent en eux-mêmes, dans leur propre puits, cette foi élémentaire, le courage d'exister, la force de vivre. Oui, on dit de lui que c'est un glouton et qu'il mange avec les publicains et les prostituées. Comment se fait-il que le tout-venant perçoive cette foi élémentaire comme ce qui sauve la vie, l'ouvre en hospitalité alors que les lettrés froncent le sourcil ? On aimerait, on attend de lui qu'il légitime ses actes, qu'il légitime ses paroles provocantes pour qu'on sache qui il est vraiment. Quelle est l'autorité qui le fait parler et agir ? Est-il oui ou non le Messie de Dieu ? Mais l'hospitalité de Jésus n'impose pas son identité. "Venez et voyez", dit-il. Des signes sont donnés qu'il s'agit de voir, mais aussi d'interpréter : la vie est-elle de ce côté-là ? C'est à découvrir comme de nouveaux possibles. Il dit que le Royaume est au milieu de vous, qu'il est en vous, que vous aussi vous pouvez déplacer la montagne, déraciner l'arbre.

La maison comme lieu d'évangile... mais il dit aussi : "N'allez pas de maison en maison", ne vous arrêtez pas. Comme si l'Évangile ne pouvait pas se confiner dans les maisons. Déplacement. Il est un "en chemin". Il met en chemin. Il met en marche car il est encore ailleurs, à trouver, à découvrir, à inventer car l'appel est prophétique et messianique. C'est une parole "aux semelles de vent" qui pousse vers l'avant, vers l'à-venir. L'hospitalité va sur les chemins qui font faire des traversées, qui exposent à des rencontres imprévues, à l'inattendu, à l'imprévisible qui peut être consolant ou dangereux.

En parlant d'hospitalité dans les évangiles, il ne s'agit pas de limiter le regard aux repas, même s'ils sont déjà porteurs de sens, car c'est toute l'existence du Christ qui est marquée par l'hospitalité, à telle enseigne que le théologien Christoph Théobald parle à propos de Jésus de "sainteté hospitalière". Une attitude fondamentale d'accueil à la vie et aux rencontres qui fait que la vie peut repartir, peut recommencer, ainsi que les récits le racontent. Pourtant l'hospitalité de Jésus n'est pas qu'une tolérance bienveillante. Ce qu'il faut bien voir dans les évangiles, c'est qu'elle se retourne contre lui. Toute hospitalité est toujours sur un chemin de crête, se tient sur la frontière, car on ne sait jamais si celui ou celle qu'on accueille n'est pas hostile ou ne le sera pas. L'hôte peut devenir *hostis* ou ennemi. C'est ce qui se passe avec

Jésus, son hospitalité inconditionnelle suscite de la violence et Jésus en est conscient. Parce qu'il dérègle l'ordre social, il rencontre la violence. Il pourrait la fuir, s'échapper, renoncer, restreindre son ouverture, mais il ne le fait pas. Il reste fidèle à son attitude, fidèle à ce qu'il croit être sa mission, sans fanatisme pourtant. Et pour cela, il se retire dans le secret.

Mais alors, l'hospitalité est-elle une bonne nouvelle si elle fait naître de la violence et de la mort ? Est-ce bien là un chemin de vie ? Là, nous sommes au cœur du paradoxe évangélique. Avec bonheur, l'exégète Daniel Marguerat utilise l'expression de "la rhétorique de l'excès" pour caractériser la parole de Jésus et l'ensemble de son parcours. C'est cet excès qu'il ne suffit pas de montrer mais tâcher de comprendre, d'interpréter. Oui, pourquoi cet excès qui semble disqualifier Jésus et renvoyer son message aux "chimères", aux "utopies", pour reprendre l'expression du Juif Klausner ?

Dire que Jésus recourt à des excès de langage et d'attitudes veut dire qu'il sort des cadres, il déborde, entre dans les marges. Les gens de chez lui, de sa famille disent : "Il a perdu la tête". Ne serait-ce pas pour laisser entendre et voir que Dieu est en excès, qu'il sort le monde de ses gonds, qu'il n'est pas récupérable. Il déborde, est par-delà, au-delà. On pourrait dire qu'il fait un trou dans le monde, le troue, fait une ouverture par quoi le monde reste ouvert et non fermé. Ce trou ou ce vide permet le jeu, selon la belle intuition de Françoise Dolto recourant à la métaphore du jeu du pousse-pousse. Si le jeu est possible, c'est parce qu'il y a un vide et qui doit le rester. Ce qui viendrait occuper la place de Dieu serait une idole. D'où cette polémique contre l'idolâtrie qui traverse tout le récit biblique. Or l'enjeu ici n'est pas qu'une affaire du divin. Ce qui est en jeu, c'est l'aliénation/l'assujettissement ou la liberté des humains.

Parler ainsi c'est ramener la question de la bonne nouvelle qu'est l'Évangile. Le fait qu'elle fasse naître et des controverses, des conflits d'interprétation, et de la violence et mène à la croix laisse entendre que vivre l'Évangile est une traversée. Il s'agit de traverser la peur des effets que produisent la parole et l'acte évangélique. C'est donc autre chose qu'un ralliement mental à une conception du monde ou une adhésion sentimentale et piétiste. C'est un engagement, un risque. On se risque à aller, à avancer malgré le rejet, malgré la mise à l'écart. Voilà qui oblige à réviser ce que nous pensons de l'Évangile. Couramment, n'y a-t-il pas une vision qui le réduit à être un "tout le monde il est beau tout le monde il est gentil" ou une position idéaliste déconnectée des réalités ? Mais en est-il ainsi ? Ce dont il est question, c'est une vie sans garantie à la manière de Jésus. J'attire souvent l'attention sur ceci : le récit évangélique porte deux formes de la bonne nouvelle. Il y a la bonne nouvelle diabolique, c'est celle que propose le tentateur : une vie avec la garantie que les anges vous rattraperont au bon moment si vous vous lancez dans le vide, que Dieu est une garantie-fondement, un assureur. Jésus ne se rattache pas à Dieu de cette manière. Il y a un contraste net entre la bonne nouvelle évangélique et la bonne nouvelle diabolique. Ce contraste, on le retrouve aussi chez Paul lorsque celui-ci met en opposition la sagesse humaine et la folie de Dieu qui laisse son Fils être crucifié. Par sa kénose, Jésus se vide de l'appui que pourrait lui donner sa nature divine. Son humanité n'est pas du semblant ; il porte jusqu'au bout son humanité.

Qu'il en arrive à dire dans le moment de sa passion : "Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?" constitue sans doute le cri de celui qui ne peut pas s'appuyer sur un Dieu-fondement et garant ultime. Jésus, à ce moment, n'a plus que sa foi comme un amour de la vie, crue envers et contre tout plus forte que la mort. Jésus aime la vie plus que le sens de la vie. Hospitalité qui se porte au dehors et ne se repose pas simplement sur une identité assurée et sécurisée.

Je me demande finalement ce que la parole évangélique met à nu, ce qu'elle dénude, comme on parle d'un fil dénudé. Ce qu'elle découvre, ce qu'elle dénude est ceci, interrogeant chacun : "Celui qui perd sa vie à cause de l'Évangile la trouve". Encore une fois, il est paradoxal de trouver sa vie dans une perte. Cela va en tout cas à l'encontre d'un certain fantasme de sécurité. Il ne s'agit pas de valoriser l'insécurité pour l'insécurité, mais de se risquer, de s'engager. Donc de ne pas s'accrocher à un instinct de conservation, mais de dire oui à la vie et à toute la vie.

Frère Hubert

CHRONIQUE

Le passage de la Saint-Sylvestre s'est ouvert par un beau partage communautaire. Chaque frère relatait et commentait un extrait de l'Écriture qui l'avait nourri et transformé durant l'année 2017. Le repas festif qui suivait fut accompagné de la verve et beau langage de Monsieur de Beaumarchais en un acte célèbre des Noces de Figaro.

La nuit du 2 au 3 janvier, la tempête évoquée dans l'éditorial s'abat sur la colline. Contre mauvaise fortune, bon cœur, la perte des grands arbres nous ouvre une vue sensationnelle sur la vallée.

Les 13 et 14 janvier, nous travaillons le thème de la volonté propre dans la Règle de saint Benoît avec les oblats. Yolande se propose de devenir secrétaire du groupe.

Le 15 janvier, nous faisons la connaissance d'Éric Clotuche de la Communauté mondiale de méditation chrétienne. Il vient encourager un groupe naissant à Wavreumont avec Madeleine, Chantal, Christian, Jacqueline et frère Luc. Tous les lundis à 16 heures 45. Avis aux amateurs...

Le 16 janvier, quelques frères visitent Sœur Monique (Isabelle) Califice qui lutte courageusement contre une grave maladie. Sa richesse intérieure la maintient dans un beau témoignage de vie et de foi malgré la souffrance.

Le 17 janvier, c'est la messe solennelle de la Saint-Antoine à l'ermitage de Bernister.

Le 18 janvier, quelques-uns d'entre nous participent à la veillée œcuménique à l'église paroissiale de Stavelot.

Le 22 janvier, nous travaillons en communauté le cœur du chapitre 7 sur l'humilité.

Le 31 janvier, frère Beto revient d'un séjour auprès de son papa malade.

Le 3 février, nous visitons l'exposition des Guillemins "J'aurai 20 ans en 2030". Malgré les années qui s'accroissent, nous ne manquons pas de perspectives.

Du 5 au 8 février, comme tous les quatre ans, le Père Abbé président effectue la visite canonique de notre communauté. Cette fois, il nous écoute accompagné et habilement secondé par le Père Ignace de Maredsous.

Du 25 au 27 février, nous sommes en recyclage avec le philosophe Jean-Michel Longneaux sur le thème "Individu et communauté". Remarquable réflexion qui rejoint le concret de la vie.

Frère Hubert donne une conférence de carême aux paroisses de Stavelot et de Spa.

Frère Jean-Albert fait une thrombose qui le conduit à la clinique de Malmedy, puis à Verviers pour trois semaines de rééducation.

Éric Hagelstein animera une soirée poétique le mercredi saint 28 mars à 20 heures¹⁵, à l'église, pour nous introduire au triduum pascal.

Frère Bernard revient du Pérou pour vivre deux mois au foyer des moines de Wavreumont.

CONFÉRENCE

Dimanche 15 avril 2018

15 heures

L'AMOUR EN TEMPS DE PEUR

BLERI LLESHI



D'origine albanaise, Bleri Lleshi est philosophe politique, éducateur à Bruxelles (Molenbeek) et professeur à l'UCLL (University College Leuven-Limburg).

MONASTÈRE SAINT-REMACLE

Wavreumont, 9

4970 Stavelot

P.A.F. : 7 €

Infos : Frère Hubert (0477/99.03.26)

Peur de ne pas s'en sortir, peur de l'échec, peur des attentats, peur de la solitude, peur de vivre ensemble, peur du changement, peur de demain. Nous vivons dans une société de la peur. Cette peur est parfois si écrasante qu'on se surprend à penser : « Ne ferais-je pas mieux d'en finir tout de suite ? » Mais la mort n'est pas une option, car elle aussi nous fait peur.

Pour le philosophe Bleri Lleshi, une des solutions est **l'Amour. Non pas sous son aspect romantique** ou à l'eau de rose des programmes télévisés (*Les feux de l'amour*), de la littérature (*Cinquante nuances de Grey*) ou du cinéma (la saga *Twilight*). Comme il y est présenté, l'amour ne serait qu'un produit de supermarché, disponible dans les rayonnages éclairés au néon.

Au contraire, **l'amour est ce qui nous épanouit**, nous fait grandir et nous réunit. Il demande un véritable engagement. Comme un arbre, il a besoin de s'enraciner avec force : dans les familles, mais aussi dans l'enseignement, l'espace public, les médias et la politique. Cet essai titille – et pourtant, il s'est construit sur les histoires quotidiennes de gens ordinaires, explique le philosophe des rues. Il ramène au centre du débat la solidarité et la spiritualité. Il rappelle l'urgence d'une société de l'amour. Une nécessité vitale en ces temps de peur.